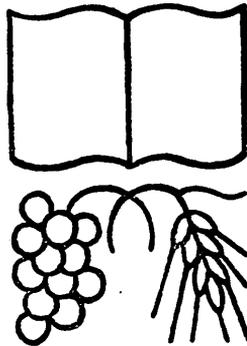


IN EXTREMIS

November 1941

N° 6



Karl Barth: Explication du catéchisme de Calvin.

Dr. med. Fr. Kaufmann: Medizin und Besessenheit.

Bibliographie.

Nachrichten aus der CSV. — Nouvelles de l'ACE.

Umschau — Informations.

Nouvelles de la FUACE.

7. Jahrgang

7^e année

Explication du catéchisme de Calvin¹.

Plan de la matière traitée.

- I. Introduction aux § 49-87.
- II. Doctrine de l'incarnation : § 49-54.
- III. Doctrine de l'exinanition : § 55-72.

I. Introduction aux § 49-87.

Les articles 30-48 nous ont enseigné que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, notre Seigneur. Ce n'est pas là une vérité théorique, c'est un fait révélé dans une histoire. Les articles 49-87 ont pour but de nous décrire cette histoire et de répondre ainsi à la question : pourquoi, dans quel sens Jésus-Christ est-il le Fils unique de Dieu ? Comment est-il notre Seigneur ? Ces articles sont ainsi une explication du passage de saint Jean (1, 14) : Le Verbe devint chair. Car c'est par l'incarnation que Dieu en Jésus-Christ a manifesté sa Seigneurie.

La raison de la conviction chrétienne, d'après le Symbole des apôtres, ne peut donc être une vérité générale, d'ordre intellectuel, sentimental, ou même métaphysique. Mais elle est fondée dans un événement qui est l'histoire de Jésus-Christ et qui manifeste la révélation, la propitiation, l'établissement du royaume de Christ, l'espérance du royaume de Dieu.

La vie de l'Eglise tout entière, la vie de chaque croyant particulier consiste dans la participation à cette histoire. Participation ne signifie pas simple assistance — comme lorsqu'on assiste au théâtre — ni simple notation des faits — comme lorsqu'on étudie avec désintéressement quelque lointain passé —. Mais, par participation, nous entendons que, dans l'histoire de Jésus-Christ, c'est notre histoire qui se joue ; que nous « avons part » à son histoire, une part centrale et décisive.

Jésus-Christ n'est pas le Seigneur abstraitement. Sa victoire n'est pas une victoire idéale, et son pardon n'est pas une nécessité logique. Mais tout cela, sa Seigneurie, sa victoire, son pardon, c'est un événement historique, c'est quelque chose qui s'est passé et qui nous concerne.

¹ Nous publions ici un résumé du troisième séminaire que le professeur Karl Barth a tenu sur le catéchisme de Calvin, à Neuchâtel, le 31 mars 1941.

Cet événement comporte trois moments particuliers : l'incarnation du Fils de Dieu (§ 49-53), son exinanition (§ 55 à 72) et son exaltation (§ 73-87). Ou, en d'autres termes : sa venue en chair, sa passion, sa résurrection. Chacun de ces moments a une portée particulière, mais aussi chacun se rapporte aux autres si bien qu'ils s'expliquent et s'impliquent les uns les autres.

II. Doctrine de l'incarnation. § 49-54.

§ 49-54. *Que veulent dire les paroles qui suivent ? — Elles déclarent comment le Fils de Dieu a été oint du Père pour nous être un Sauveur, c'est-à-dire en prenant notre chair, notre nature humaine, et en accomplissant les choses requises pour notre rédemption, comme elles sont ici récitées. — Qu'entendez-vous par ces deux mots : conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie ? — Qu'il a été formé dans le sein et de la propre substance de la vierge Marie, pour être semence de David, comme il avait été prédit ; et néanmoins, que cela s'est fait par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, sans qu'elle fût unie à un homme. — Était-il donc nécessaire qu'il revêtît notre propre chair ? — Oui, parce qu'il fallait que la désobéissance commise contre Dieu par l'homme fût réparée en la nature humaine. D'ailleurs, il ne pouvait être autrement notre Médiateur pour nous réunir à Dieu son Père. — Vous dites donc qu'il fallait que Jésus-Christ fût homme pour accomplir l'office du Sauveur comme en notre propre personne ? — Oui ; car il nous faut recouvrer en lui tout ce qui nous manque en nous-mêmes, et cela ne se peut faire autrement. — Mais pourquoi cela s'est-il fait par le Saint-Esprit, et non point par œuvre d'homme selon l'ordre de la nature ? — La nature humaine étant d'elle-même corrompue, il fallait que la vertu du Saint-Esprit intervînt en cette conception, pour préserver notre Seigneur de toute corruption et la remplir de sainteté. — Ainsi donc, que nous est-il démontré touchant celui qui doit sanctifier les autres ? — C'est qu'il est exempt de toute souillure, et que, dès le ventre de sa mère, il est consacré à Dieu en pureté originelle, pour n'être point sujet à la corruption universelle du genre humain.*

Remarque préliminaire. Dans le Symbole des Apôtres comme dans le commentaire de Calvin, il y a deux choses à distinguer : a) Le mystère de l'incarnation, de l'union du Logos avec l'hu-

manité de Jésus. b) Le miracle de la naissance virginale, signe de ce mystère.

Ces deux choses se rapportent l'une à l'autre, mais elles sont distinctes. Ce sont deux aspects sous lesquels il convient que nous examinions maintenant les paroles du Symbole « conçu du Saint-Esprit et né de la vierge Marie » et leur commentaire dans Calvin.

Le mystère de l'incarnation.

a) Conçu du Saint-Esprit.

Selon cette perspective, « conçu du Saint-Esprit » signifie que Jésus, dans le sens du Symbole et de l'ancienne Eglise, était Dieu, sans aucune réserve et sans aucune ambiguïté. C'est Dieu lui-même qui devint homme en Christ et non un demi-dieu, non une apparence de Dieu. L'existence de Jésus, c'est donc la manifestation de l'existence de Dieu.

A ce propos, Calvin constate que la conception du Saint-Esprit était « nécessaire » pour réparer la désobéissance que l'homme avait commise contre Dieu. En d'autres termes, Dieu seul pouvait réparer la désobéissance de l'homme, Dieu seul pouvait rejoindre l'homme à Dieu, Dieu seul pouvait nous permettre de recouvrer en Lui ce que nous avons perdu. Les termes « conçu du Saint-Esprit » garantissent donc l'efficacité de la miséricorde de Dieu à l'égard du genre humain et de chaque homme en particulier.

Mais ils garantissent aussi l'efficacité de la révélation. Dans le Nouveau Testament, révélation ne signifie pas l'apparition de Dieu par l'intermédiaire d'un être qui serait étranger à Dieu, par une espèce de médium. Mais c'est la représentation de Dieu par Dieu lui-même. Il n'y a donc pas quelque chose ou quelqu'un qui fasse l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, mais c'est Dieu lui-même qui devient homme. En d'autres termes, Jésus-Christ n'annonce pas seulement l'alliance entre Dieu et les hommes, il est cette alliance. Aucune créature ne pourrait prétendre à faire l'alliance de Dieu.

Les termes « conçu du Saint-Esprit » empêchent donc toute confusion entre Dieu et la créature. Car, si la créature était capable de représenter Dieu, elle participerait en quelque sorte à sa nature. Mais il n'en est rien, puisque Jésus-Christ est Dieu. En lui, il n'y a pas confusion entre Dieu et l'homme, mais *unité*

entre l'un et l'autre. Quant aux hommes qui témoignent de Jésus-Christ, prophètes et apôtres, ils ne font pas l'alliance de Dieu, ils ne sont pas l'alliance de Dieu, ils l'annoncent uniquement.

b) Né de la vierge Marie.

Tout à l'heure nous avons dit : c'est *Dieu* qui devient homme en Jésus-Christ. Maintenant, il faut dire : c'est *homme* que devient Dieu en Jésus-Christ. L'existence de Dieu ne se manifeste pas autrement et pas ailleurs qu'en cet homme Jésus de Nazareth. Calvin insiste à juste titre sur ce point : il s'agit de réparer notre désobéissance en la nature humaine, chez nous, dans le domaine où nous vivons. Dieu n'est plus éloigné de nous, il ne nous dispense pas son pardon du haut du ciel, il est tout près de nous, il est plus près de nous que nous ne le sommes nous-mêmes ! Son humanité n'est pas apparente (ce qui est l'erreur du docétisme), elle est réelle.

Tout à l'heure, nous insistions sur le fait que les termes « conçu du Saint-Esprit » garantissent l'efficacité de la miséricorde de Dieu à notre égard. Maintenant il faut remarquer que les termes « né de la vierge Marie » garantissent la réalité de cette miséricorde pour nous. La miséricorde de Dieu *nous* a atteints en Jésus-Christ, la rédemption de Dieu a été accomplie en notre propre personne. S'il fallait marquer tout à l'heure qu'il n'y a pas de confusion entre Dieu et l'homme en Jésus-Christ, il faut maintenant marquer qu'il n'y a pas de séparation entre Dieu et l'homme en lui. Car c'est en Jésus-Christ que nous acceptons la présence de Dieu.

L'idée (purement philosophique) d'un Dieu qui resterait à atteindre, que nous devrions chercher parce qu'il est absent et lointain n'a aucune place en théologie chrétienne. Car, en Jésus-Christ, Dieu nous a cherchés et trouvés.

Ce disant, nous n'avons fait que répéter la christologie du concile de Chalcédoine. Cette christologie — comme celle des autres premiers conciles — n'a pas eu bonne presse au siècle dernier. On la trouvait compliquée, abstraite, parfois inutile. Mais rien n'est plus simple ni plus nécessaire : pas de confusion et pas de séparation de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ.

Oubliant qu'il n'y a pas de confusion, on rendrait très problématique la miséricorde de Dieu. Oubliant qu'il n'y a pas de séparation, on la rendrait inaccessible pour nous.

On a souvent prétendu que c'est là un raisonnement, destiné à expliquer ce qu'on ne peut expliquer. Mais nous n'avons pas prétendu expliquer, pas plus d'ailleurs que les conciles, ou les Réformateurs. Nous avons, comme eux, voulu exprimer cet *événement* qu'est l'union, l'alliance de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ, et qui est un mystère.

Je ne pense pas qu'on puisse dire que ce dogme dépasse ce que le Nouveau Testament nous dit du Christ. Les Evangiles, les Epîtres nous disent-ils autre chose que ceci : que Dieu était en Christ, que Christ était un homme, que nous n'avons pas à chercher Dieu ailleurs qu'en lui ? Le dogme des premiers conciles ne fait que mettre en évidence ce que dit la Bible. Il signale deux dangers qui nous menacent chaque fois que nous lisons la Bible : ou bien ne pas reconnaître qu'il s'agit de Dieu, ou bien ne pas reconnaître qu'il s'agit de l'homme. Il nous force à ne pas quitter ce chemin étroit. Je ne vois pas non plus comment on pourrait comprendre, sans cette base du dogme christologique, la justification et la sanctification telles que les Réformateurs les ont enseignées.

Le miracle de la naissance de Jésus.

Dans le Nouveau Testament, le miracle n'est pas un simple événement merveilleux, un prodige. Il est un *signe*, il accompagne les paroles et les explique, il en atteste la réalité.

Il en est de même ici. Cette parole : Dieu devenu homme en Jésus-Christ, que nous lisons tout au long de la Bible, est accompagnée d'un signe particulier : la naissance miraculeuse.

Nous examinons maintenant les deux éléments « conçu du Saint-Esprit » et « né de la vierge Marie » du point de vue de leur caractère de miracle, de signe, et non plus, comme avant, du point de vue de leur caractère de parole.

a) Conçu du Saint-Esprit.

Qu'est-ce que cela *signifie* que Jésus ait été conçu du Saint-Esprit ? Cela ne signifie en tout cas pas que le Saint-Esprit soit

le père de Jésus. Il n'y a pas de noces entre le Saint-Esprit et Marie ! Un chrétien du deuxième ou du troisième siècle n'aurait jamais compris ni admis une telle interprétation de ce passage.

Mais cela signifie tout simplement : Jésus-Christ n'a pas de père humain parce qu'il est le commencement d'une nouvelle humanité, d'une humanité selon Dieu. C'est un nouveau commencement, une nouvelle création, différente en ceci de la première qu'il y a pourtant déjà quelque chose : il y a Marie. Cette nouvelle création implique et nécessite une *exclusion du péché humain* de sorte que ce qui a été mal fait en Adam et par nous tous puisse être bien fait dans la personne de Christ. Exclusion du péché, donc action du Saint-Esprit.

Mais dans quel sens peut-on dire que le péché a été exclu par ce procédé ? C'est ici que je ne peux plus suivre la tradition des anciens théologiens, insistant sur la sexualité, pécheresse en soi et qu'il fallait exclure. Je ne vois nulle part dans la Bible, ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, que le domaine sexuel soit le réceptacle du péché. Une telle interprétation, si habituelle dans les milieux chrétiens, sent le cloître, les moines. L'ascétisme sexuel est une idée païenne et non biblique.

La Bible ne dit rien d'autre que ceci : Joseph n'était pas le père naturel de Jésus, l'homme, le mâle a été exclu. L'homme, c'est l'aspect glorieux de l'humanité, c'est lui qui conduit les affaires, c'est lui qui fait l'histoire, c'est lui qui parle, pense, écrit. C'est lui auquel la souveraineté avait été donnée et qu'il a perdue. Dieu exclut l'homme, souverain déchu. Car c'est lui, Adam, qui a été appelé pécheur, bien que, dans l'histoire du péché, la femme ait joué un rôle assez important, puisque c'est elle qui a eu le premier entretien théologique ! C'est Adam, l'homme glorieux et faiseur d'histoire, qui est estimé impropre aux desseins de Dieu. Dieu entre en jeu à la place d'Adam, non qu'il devienne mari de la femme. Mais, par l'action de son Saint-Esprit, il rend Joseph inutile.

b) Né de la vierge Marie.

Qu'est-ce que cela *signifie* que Jésus soit né de la vierge Marie ? Cela ne signifie en tout cas pas — comme l'admettait Schleiermacher — que la femme ait eu un privilège. Schleiermacher admettait même que la femme n'a pas besoin de se convertir, qu'elle est par nature plus près de Dieu que l'homme.

La femme représente, au contraire de l'homme, l'aspect faible de l'humanité. La partie de l'humanité élue par Dieu, c'est la partie faible. La gloire est écartée, la faiblesse est acceptée. Ou encore : l'histoire est écartée, la nature est acceptée. Ou encore : l'homme triomphant est rejeté, l'homme souffrant et servant est élu.

L'humanité entre donc bien en jeu dans l'incarnation, en la personne de Marie. Elle n'y entre pas seulement passivement, mais en vertu de sa liberté de créature faible, servante et non triomphante : Voici la servante du Seigneur, que ta volonté soit faite.

Il ne s'agit pas ici de mérite. Marie est pécheresse comme les autres femmes. Toute sa liberté consiste à pouvoir recevoir la grâce, créatrice d'obéissance.

Note I. Sur la liberté de Dieu par rapport au miracle. Nous avons distingué entre le miracle et le mystère, entre le signe et la chose signifiée. Il faut ici donner quelques précisions : le signe n'est pas la preuve de la chose signifiée, il en est l'expression. En d'autres termes, ce miracle n'est pas une nécessité pour l'incarnation. Dieu aurait pu choisir un autre procédé. De même que Jésus aurait pu faire d'autres miracles que ceux qu'il a faits pour signifier la même parole. Il faut donc maintenir la distinction entre le signe et la chose signifiée.

Note II. Sur la nécessité du miracle arrivé pour nous. Mais ce que nous venons de voir n'entraîne absolument pas que nous puissions avoir la chose signifiée sans le signe. Il y aurait, tout au contraire, danger qu'éliminant le signe nous n'éliminions par là même la chose signifiée. C'est ce qui semble être arrivé à tous ceux qui ont voulu se débarrasser de la naissance miraculeuse : ils y ont perdu l'incarnation avec ! On pourrait même dire que la négation de la conception virginale entraîne nécessairement une fois ou l'autre l'abandon de la théologie révélée pour la théologie naturelle. Inversement, là où l'on comprend bien l'incarnation, la grâce libre de l'existence du Christ comme secret de notre union avec Dieu, on ne s'étonne pas non plus de trouver ce miracle. On s'étonnerait au contraire qu'il ne soit pas là. C'est sur ce terrain — le terrain dogmatique — que se pose la question de la naissance miraculeuse. Car les diverses considérations exégétiques n'emportent pas la décision.

III. Doctrine de l'exinanition. § 55-72.

§ 55. *Pourquoi de sa naissance en venez-vous immédiatement à sa mort, laissant ainsi de côté toute l'histoire de sa vie ? — Parce qu'il n'est ici parlé que de ce qui est proprement de la substance de notre rédemption. Ici, il nous faut faire une certaine critique de Calvin. Je conteste que le Symbole ait omis toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ. Dans les Evangiles, toute l'histoire de Jésus est l'histoire de sa passion et de sa croix, plus encore, de sa résurrection. En parlant de la passion et de la croix, le Symbole rappelle toute la substance des récits évangéliques et de même en parlant de sa résurrection. Quant à la réponse de Calvin « qu'il n'est ici parlé que de ce qui est proprement de la substance de notre rédemption », elle est décidément insuffisante : la vie de Jésus, ses miracles, sa prédication, ses rapports avec les apôtres, tout cela n'appartient-il pas à la substance de la rédemption ? Tout cela n'est-il pas plein de passion et plein de résurrection ?*

Il a souffert sous Ponce Pilate.

§ 56-59. *Pourquoi n'est-il pas dit simplement, en un mot, qu'il est mort, mais est-il parlé de ce Ponce Pilate, sous lequel il a souffert ? — Cela n'est pas dit seulement pour nous assurer de la certitude de son histoire ; mais aussi pour signifier que sa mort suppose une condamnation. — Comment cela ? — Il est mort pour souffrir la peine qui nous était due, et par ce moyen pour nous en délivrer. Or, à cause que nous étions coupables devant le jugement de Dieu comme malfaiteurs, il a voulu, pour représenter notre personne, comparaître devant le siège d'un juge terrestre et en être condamné pour nous absoudre au trône du juge céleste. — Cependant Pilate le proclame innocent, et ainsi il ne le condamne point comme s'il en était digne. — Il y a l'un et l'autre cas : d'un côté il est justifié par le témoignage du juge, pour montrer qu'il ne souffre point pour ses fautes, mais pour les nôtres ; et de l'autre, il est condamné solennellement par la sentence du même juge, pour dénoter qu'il est vraiment notre répondant, et qu'il reçoit la condamnation à notre place pour nous en délivrer. — C'est bien dit ; car, s'il était pécheur, serait-il capable de souffrir la mort pour les autres ? — Non ; et néanmoins, afin que sa condamnation soit notre délivrance, il faut qu'il soit mis au rang des malfaiteurs.*

Le Fils de Dieu, devenu homme dans son unité avec l'homme, ne pouvait faire autre chose que souffrir dans la situation de l'homme. Dieu et l'homme se rencontrent. Cela signifie nécessairement un conflit. Nous voyons dans l'histoire de Jésus, dès le commencement, qu'il est étranger parmi les hommes, qu'il est méconnu, méprisé, ennemi des hommes. Et cette hostilité va sans cesse s'aggravant jusqu'à la croix. Mais elle n'est pas une de ces souffrances comme les grands hommes incompris la connaissent, elle participe à une nécessité beaucoup plus haute : elle manifeste l'opposition entre Dieu et l'homme qui éclate dans celui qui fut à la fois Dieu et homme. D'une part, elle montre la colère de Dieu contre les hommes, d'autre part elle montre la révolte des hommes contre Dieu. Cette souffrance fait éclater sa vraie origine, qui est le péché.

C'est dans la souffrance totale de Jésus qu'éclate le péché total, qui en est la cause. Si bien que Jésus seul connaît la totalité de la souffrance. L'homme jeté dans le conflit de son existence, dans l'impossibilité de vivre, dans l'abîme de la solitude, de la guerre et enfin de la mort et de l'enfer, devient apparent et révélé en la personne de celui qui était Dieu et homme en sa personne. Mais ce ne sont point tous les hommes qui souffrent cette souffrance totale : c'est le seul Jésus-Christ. Nous croyons connaître la souffrance, les conflits, la douleur, la mort. En vérité, nous n'en connaissons que de vagues reflets. Souffrir ce que l'homme devrait souffrir parce qu'il est ennemi de Dieu signifierait pour nous l'anéantissement. C'est ici qu'éclate la miséricorde de Dieu : c'est Dieu lui-même, dans la personne de son fils, qui a souffert cette souffrance propre et totale. C'est Dieu lui-même qui, en Jésus-Christ, s'offre à l'homme, comme représentant de l'humanité, pour porter la souffrance que l'homme devait subir.

On voit maintenant que le début de la souffrance de Christ fut son incarnation, que cette incarnation comme telle est la souffrance de Christ puisque c'est par elle qu'il se met à notre place. L'incarnation comme telle est l'exinanition : dès le début Jésus souffre. L'étable, la persécution d'Hérode, la fuite en Egypte en sont les signes. Ce que Christ a souffert sous Ponce Pilate n'est que la déclaration solennelle de la condamnation portée par la colère divine.

Calvin, après le Symbole, insiste sur la présence de Ponce Pilate. Il voit en Pilate tout d'abord une référence historique

destinée à accréditer le récit de la passion. Mais surtout, il veut marquer que le monde par excellence, l'autorité du monde que représentait Pilate, ne peut que faire souffrir Jésus. C'est ainsi que le péché du monde éclate. Mais c'est aussi ainsi qu'éclate la miséricorde de Dieu. Car l'on voit Jésus souffrir à *notre place*. En une manière, Pilate accomplit donc le Nouveau Testament : il déclare Jésus innocent et œuvre pourtant finalement sa condamnation. Ainsi notre condamnation est éliminée.

La souffrance de Christ signifie nécessairement que la divinité du Christ est, comme le dit Calvin en quelque endroit, cachée sous le contraire. Il n'en fallait pas moins pour que Dieu prenne sur lui notre souffrance. Mais maintenant, il l'a prise. « Voici l'homme. » Voici l'homme à la place duquel Dieu s'est mis. Voici sa condamnation, voici sa souffrance, voici ce que nous méritons !

Il reste à expliquer le rapport entre la souffrance et la victoire dans la croix de Jésus-Christ. Sur toute la ligne, il y a deux moments : souffrance et victoire. Car Jésus n'a pas seulement *porté* notre souffrance, il l'a aussi *emportée*. Le message de la croix n'est pas seulement le message de la douleur, de la défaite, mais en même temps déjà le message de la victoire et de la résurrection. Sinon, il n'aurait pas de portée. Il n'y a pas de distinction absolue entre le message de Vendredi saint et celui de Pâques. Car on ne comprend Pâques que par Vendredi saint et Vendredi saint qu'en Pâques.

Il a été crucifié.

§ 60-61. *Quand il est dit qu'il a été crucifié, cela emporte-t-il quelque chose de plus que si on l'eût fait mourir autrement ? — Oui, c'est ce que l'Apôtre nous déclare en nous disant qu'il a été pendu au bois pour transporter sur soi-même notre malédiction et nous en décharger. Ce genre de mort en effet était maudit de Dieu. — Et comment cela ? car n'est-ce pas déshonorer le Seigneur Jésus que de dire qu'il a été sujet à la malédiction devant Dieu ? — Nullement ; car en la recevant il l'a anéantie par sa vertu puissante ; tellement qu'il n'a pas laissé d'être toujours béni, pour nous remplir de sa bénédiction.*

Cet article et ceux qui suivent ont pour but de décrire complètement les mots centraux : il a souffert. Ils doivent donc également être vus dans la perspective : il est ressuscité.

« Il a été crucifié. » Voilà l'homme dans la lumière de Dieu : un maudit. Mais ce maudit, c'est Dieu lui-même qui, en Jésus-Christ, accepte de l'être. Dieu a condamné le péché dans la chair (Romains 8, 3) mais non pas dans notre chair à nous, mais dans celle de Jésus-Christ. Et Jésus-Christ, en acceptant la malédiction de sa chair, a anéanti cette malédiction. Il n'y a plus d'objet de malédiction après ce qui s'est passé au calvaire. En supportant la malédiction, Christ a achevé notre acquittement. Ici encore, comme nous l'avons vu plus haut, supporté et emporté vont ensemble.

Il est mort.

§ 62-64. *Exposez ce qui suit. — La mort étant une malédiction sur l'homme à cause du péché, Jésus-Christ l'a endurée, et, en l'endurant, il l'a vaincue. Et pour nous montrer que c'était une vraie mort que la sienne, il a voulu être mis au sépulcre comme les autres hommes. — Mais il ne semble pas qu'il nous revienne quelque bien de cette victoire, puisque nous ne laissons pas de mourir. — Cela n'empêche en rien ; car la mort des fidèles n'est maintenant autre chose qu'un passage pour les introduire à une vie meilleure. — Ne suit-il pas de cela qu'il ne nous faut plus craindre la mort comme une chose horrible ? — Certainement ; mais plutôt y suivre volontairement notre chef et capitaine Jésus-Christ, qui nous y précède, non pour nous faire périr, mais pour nous sauver.*

D'après Romains 6, 23, le salaire du péché, c'est la mort. L'homme pécheur ne peut subsister devant Dieu, il meurt. En entrant dans cette conséquence du péché, Jésus-Christ meurt à notre place. Il endure et vainc la mort. Il accepte notre impossibilité de vivre. Et, par là même, il supprime notre impossibilité de vivre.

C'est ici la réalité de ce dont les sacrifices de l'ancienne alliance n'étaient que la figure. Pour qu'il y ait vie de l'homme, il faut qu'il y ait, ailleurs, mort. Mais quelle force aurait le sacrifice des bêtes ? Il n'était qu'une figure du sacrifice de Jésus-Christ. Virtuellement, la mort est donc vaincue pour nous.

Vous connaissez peut-être l'image employée par un Père grec : la mort, figurée par une énorme bête, saisit le Christ. Mais c'est elle qui meurt en luttant avec lui. En vainquant le Christ, la mort est vaincue par lui.

Il a été enseveli.

Il est intéressant de constater que le Symbole ait trouvé nécessaire de parler de l'ensevelissement. Il n'a fait en cela que suivre le Nouveau Testament (I Corinthiens 15). L'homme n'est pas encore tout à fait mort, avant qu'il ne soit seul dans son tombeau, après que les autres hommes s'en sont allés. Le Christ, lui aussi, lui d'abord, lui centralement, a connu cette solitude du tombeau. Mais cette fin n'est pas « la » fin. Elle est pour lui un passage seulement. Et, en conséquence, elle n'est pour nous aussi qu'un passage.

Il est descendu aux enfers.

§ 65-70. *Que signifie ce qui est ajouté de sa descente aux enfers ? — C'est que non seulement il a souffert la mort naturelle qui est la séparation du corps et de l'âme ; mais aussi que son âme a été enserrée en une angoisse mystérieuse que saint Pierre appelle « les douleurs de la mort ». — Pour quelle raison cela s'est-il fait, et comment ? — Puisqu'il se présentait à Dieu pour satisfaire en la place des pécheurs, il fallait qu'il sentît cette horrible détresse en sa conscience, comme s'il était délaissé de Dieu, et même comme si Dieu était courroucé contre lui. Etant en cet abîme, il a crié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as tu laissé ? » — Dieu était-il donc courroucé contre lui ? — Non ; mais il fallait toutefois qu'il l'affligeât ainsi, pour vérifier ce qui avait été prédit par Esaïe « qu'il a été frappé par la main du Père, pour nos péchés, et qu'il a porté nos iniquités ». — Mais comment pouvait-il être en une telle frayeur, comme s'il eût été abandonné de Dieu, lui qui est Dieu même ? — Il faut comprendre que c'est selon sa nature humaine qu'il a été en cette extrémité. Il a fallu pour cela que sa divinité se tînt pour un peu de temps comme cachée, c'est-à-dire qu'elle ne démontrât point sa vertu. — Mais comment peut-il se faire que Jésus-Christ, qui est le salut du monde, ait été soumis à une telle condamnation ? — Il n'y a pas été pour y demeurer. Car il en a senti l'horreur sans en être oppressé ; et il a bataillé contre la puissance des enfers pour la briser et pour la détruire. — Ne voyons-nous pas en cela la différence entre le tourment qu'il a souffert et celui que sentent les pécheurs punis de Dieu dans sa colère ? — Oui ; car ce qui a été temporel en lui est perpétuel*

pour les autres ; et ce qui a été seulement un aiguillon pour l'entamer leur est un glaive pour les navrer à mort. En effet, Jésus-Christ n'a pas cessé d'espérer toujours en Dieu au milieu de telles détresses, tandis que les pécheurs que Dieu damne se désespèrent et s'aigrissent contre lui jusqu'à le blasphémer.

Calvin a interprété la descente aux enfers par ces paroles du Christ sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as tu abandonné ? Il s'agit, dans la descente aux enfers, de cette entrée de Jésus-Christ dans le désespoir, dans la détresse de conscience, dans le sentiment que Dieu est contre lui. La descente aux enfers est, pour ainsi dire, l'explication intérieure de ce qui se passe extérieurement dans la mort et le tombeau. Dès que le corps est enseveli, l'âme va aux enfers, c'est-à-dire dans l'éloignement de Dieu, en ce lieu où Dieu ne peut être que l'adversaire, l'ennemi. A notre place, le Christ a supporté cette situation, qui aurait dû être la nôtre. Nos vies connaissent aussi le désespoir. Mais ce n'est pas, ce n'est plus ce désespoir total, supporté par Jésus-Christ seul.

Cette distinction entre le Christ et nous doit nous empêcher de dramatiser nos douleurs, quelque graves qu'elles puissent être. Car nous savons maintenant que Jésus-Christ a détruit la puissance des enfers, si grande qu'elle soit.

Le fruit de la mort de Christ.

§ 71-72. *Ne pouvons-nous pas bien déduire de là quel fruit nous recevons de la mort de Jésus-Christ ? — Oui, sans doute ; car nous y voyons premièrement que c'est un sacrifice par lequel il a satisfait pour nous au jugement de Dieu, apaisant sa colère envers nous et nous réconciliant avec lui, secondement, que son sang est le lavage par lequel nos âmes ont été purifiées de toutes souillures ; troisièmement, que par cette mort nos péchés sont effacés pour ne point venir en mémoire devant Dieu et qu'ainsi l'obligation qui était contre nous est entièrement abolie. — N'en retirons-nous pas une autre utilité ? — Certainement ; car si nous sommes de vrais membres de Christ, notre vieil homme est crucifié et notre chair mortelle, afin que les mauvaises convoitises ne règnent plus en nous.*

Les considérations de Calvin à propos de la passion nous interdisent définitivement tout tragique quant à la situation de l'homme. Nous ne sommes pas dans la situation d'hommes qui

devraient lutter eux-mêmes contre le mal. Cette lutte *est accomplie*, « tout est accompli ». C'est bientôt Vendredi saint. Ne faites pas de Vendredi saint une chose morne, sinistre. Mais faites-en ce qu'il est : Jésus-Christ a supporté et emporté notre détresse humaine. Il est si dommage que les chrétiens précisément soient souvent les plus « grognards » contre les misères du monde alors qu'ils devraient savoir qu'elles sont supportées et emportées en Jésus-Christ et vivre de cette foi. On peut, on doit être chrétien autrement : en vivant avec ce *grand Oui* que Dieu a dit dans la croix de Jésus-Christ. Oui, votre vie humaine est maintenant possible.

KARL BARTH.

Medizin und Besessenheit.

Als ich in einer christlichen Anstalt eine neue Assistentenstelle antrat, frug mich gleich am ersten Tage eine Schwester: «Glauben Sie eigentlich, daß es Besessenheit gibt?» Seitdem ist diese Frage nie verstummt. Kollegen und Schwestern, Pfarrer, Prediger und Laien haben immer wieder die Frage an mich gerichtet: «Glaubst du, christlicher Psychiater, an Dämonie?»

Um es gleich vorwegzunehmen: Ja, ich glaube, daß es Besessenheit gibt. Ich glaube es aber als Christ, und nicht als Psychiater. Als Psychiater habe ich es mit der Welt des Sichtbaren zu tun, zu welcher auch die seelischen Erscheinungen zu rechnen sind. Ich untersuche, forsche, behandle und mache Kuren. Ich arbeite mit Verstand und Gefühl für das, was der Kranke nötig hat. Ich benutze Laboratoriumsuntersuchungen und bediene mich psychologischer Methoden. Dämonen kann ich auf diese Weise weder erkennen noch bekämpfen.

Dämonen sind Geister, Wesen der unsichtbaren Welt. Sie sind mit keiner Untersuchungsmethode zu erforschen. Man kann sie nicht wägen, man kann sie auch nicht auf chemischem Wege erfassen. Auch unseren feinsten psychologischen Untersuchungen entziehen sie sich. Man kann sie nur glauben; und, wie sie nur im Glauben erkannt werden können, so können sie auch nur im Glauben bekämpft werden. Darum kann ich über unser Thema nur als Glied der christlichen Gemeinde schreiben.